

L'ÉCRAN

L'HEBDOMADAIRE DU CINÉMA

français



Photo CARLET aîné.

10.
TOUS LES
MERCREDIS

ANNEE

N° 44

1^{er} Mai

1946

A CUNY, QU'ON N'AVAIT PAS REVU A L'ECRAN DEPUIS « LE BARON FANTOME », REPARAIT DANS « SOLITA DE CORDOUE ».



LA CHAMPIONNE DE NATATION EST DEVENUE UNE STAR. Esther Williams a déjà tourné en vedette une demi-douzaine de films, dont les derniers sont *Thrill of Lifetime* et *The Hoodlum Saint*. A quinze ans, Esther était championne d'Amérique du 100 mètres nage libre. Elle s'exhiba à la foire de San-Francisco et, en 1941, elle était mannequin lorsqu'un monsieur la remarqua et la fit débiter dans deux films de la série André Hardy... Telle est la légende de cette fille aux yeux noisette qui adore l'équitation, le golf et le jitterbug.

Ces jours-ci...



CE BUSINESSMAN EST UN PAPE. Le 1^{er} mai, Eric Johnston prend la succession de Will Hays et devient le grand dictateur du cinéma américain. (Voir notre article en page suivante.)

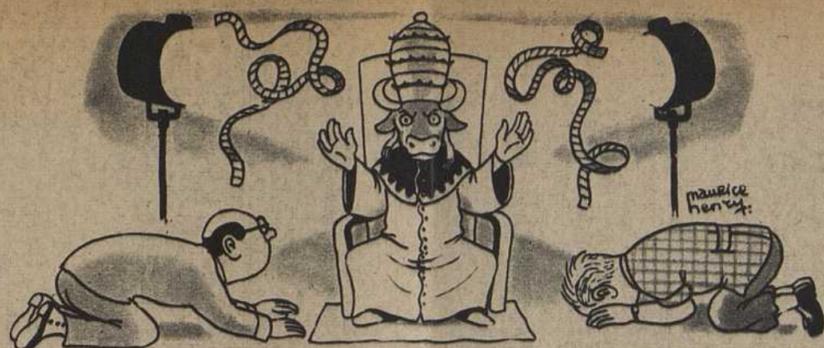


LE FOU CHANTANT ET GRACE MOORE. Venue chanter à l'Opéra de Paris, Grace Moore fut acueillie à sa descente d'avion par Charles Trenet qui s'envolait le jour même pour New-York.



LAUREN BACALL ET HUMPHREY BOGART NE POURRONT PLUS TOURNER... jusqu'à nouvel ordre. En effet, ces deux stars ont refusé leurs rôles dans *Stallion Road* et ils sont sur la liste de suspension. Zachary Scott et Eleanor Parker les remplacent au studio, tandis que Lauren et Humphrey se reposent sur leur yacht.

7989



LE FILM D'ARIANE

Croquis à l'emporte-tête...

JEAN GRÉMILLON

Au cours des tendres années 1920-21, années qui portaient encore les robes un peu fripées de la Madelon de la Victoire, un jeune musicien, Normand au teint fleuri par le cidre, jouait du violon dans la fosse d'orchestre du cinéma Max Linder.

Il accompagnait de son mieux et à l'aide de partitions éprouvées par l'usage les images de MM. Abel Gance et Marcel Lherbier ; il les accompagnait sans les voir : au jugé, et c'est ainsi qu'il fit la connaissance d'une violoncelliste : Mme Périnal dont le mari était projectionniste au « Casino de Vincennes ».

Un jour, Jean Grémillon mit en scène pour la première fois et ce jour-là Périnal se trouvait derrière la caméra. Mais qu'est devenu ce documentaire : Photogénie mécanique, où deux hommes, qui laisseront leur nom dans l'histoire du cinéma, firent ensemble leurs débuts ?

M. Jean Grémillon, président de la Cinémathèque, serait sans doute bien incapable de nous le dire.



1927. Jean Grémillon donne Tour au large, documentaire d'impressions, réalisé à bord d'un thonier. Il a écrit la musique de son film, musique enregistrée et passant synchrone avec les images. Léon Moussinac, qui nous apprend à aimer et à comprendre le cinéma, salue un nouveau metteur en scène de qualité, et Alexandre Arnoux lui confie le scénario de Maldonne, où apparaît le doux visage d'Annabella. Puis c'est Gardiens de Phare, une œuvre classique du muet, et l'avènement du parlant.

Moins d'un an après le déshonneur des Trois Masques, où M. André Hugon s'exprimait léjà, Jean Grémillon présentait La Petite Lise avec Nadia Sibirskaïa et Julien Bertheau. Un film intelligent et sensible qui ouvrait les portes d'un domaine aux beautés inconnues. La Petite Lise valut à son auteur une presse enthousiaste et son contrat chez Pathé-Natan fut déchiré avec rage par les producteurs indignés de cette intrusion artistique dans leur épicerie frelatée.

Un peu découragé, Grémillon voyage pour promener son amertume et c'est un Entr'acte espagnol avant Gueule d'Amour, L'Etrange M. Victor, Remorques, Lumière d'été et Le Ciel est à vous. Aucun de ces films n'est indifférent. Tous sont remarquables à des titres divers et ils ont classé leur metteur en scène parmi les meilleurs de sa profession. Et voici Jean Grémillon, version 1946.

Le Breton de Normandie, nourri à l'alcool pur et au suc de caméra, jouit de l'estime de ses pairs et de la méfiance des producteurs. Il ne voudrait pour rien au monde intervertir l'ordre des facteurs. Il a de grands projets et une vie difficile. Il se réfugie dans l'histoire du cinéma, lui qui devrait, si on le lui permettait, écrire des nouvelles pages de cette histoire mouvante et passionnée.

Il a un physique rugueux et des phrases arrondies. Une voix de speaker radiophonique et l'amour de son métier. Ce dernier le lui rend bien et le trahit cruellement avec une parfaite injustice. Mais l'auteur de Maldonne reste fidèle à son art.

Jean Grémillon sera-t-il le metteur en scène maudit du cinéma français ?

Le Minotaure.

...pape du cinéma

mais je connais leurs patrons. » Eric est un homme à la page. Il a déjà ses petites idées sur le cinéma et a élaboré un programme tendant à rechercher les répercussions des films américains aux Etats-Unis et à l'étranger. Il veut faire réaliser des œuvres éducatives et édifier à Washington un musée du film qui contiendra la plus grande cinémathèque du monde.

D'autre part, Johnston a écrit récemment dans l'hebdomadaire *Look* : « Nous voulons que le monde voie les films américains. C'est pourquoi nous devons faire ces films en gardant présente à l'esprit leur influence pour le bien comme pour le mal. »

Le code Hays devient le code Johnston... Décidément, le puritanisme est une maladie contagieuse et incurable...

ERIC I^{er} raffole des cravates rouges. Ses campagnes pour préserver l'entreprise privée ont choqué les « républicains ». Aussi est-il considéré comme un homme de gauche.

Ce qui ne l'empêcha pas de déclarer à Moscou en 1944 que les Etats-Unis entendaient bien rester une nation capitaliste...

Le nouveau pape a horreur des chapeaux. Il ne porte que des complets foncés et a l'habitude de perdre ses pardessus au cours de ses randonnées transatlantiques.

Son cottage, Embassy Row, sic dans les faubourgs de Washington, contraste avec le désordre permanent de son bureau... Dans cet oasis de calme, il mène une vie familiale très simple avec sa femme, sa belle-mère de 91 ans et ses deux filles : Harriet, 19 ans, et Elizabeth, 15 ans, étudiantes, ferventes de cinéma et porteuses de lunettes.

LES films américains travailleront à la paix et au relèvement du niveau social dans le monde. Johnston dixit.

ERIC I^{er} ayant annoncé un très prochain voyage en Europe, nul doute qu'il s'intéressera bientôt à notre niveau social...

Il y a quelques jours, Johnston a encore fait un discours. Il réclame le libre accès du film américain sur tous les marchés extérieurs... Ni plus, ni moins.

Pour venir nous rendre visite, Eric I^{er}, businessman, moraliste et philanthrope, emportera dans ses valises quelques arguments de poids... Préparons-nous à y répondre !

TACHELLA.

EN PLEINE CONFUSION

Il n'est pas absurde de penser que la primauté du film de fiction touche à sa fin. Si, au cours des cinquante dernières années, les mœurs et les conditions économiques ont favorisé les formes les plus « spectaculaires » du cinéma; si, pour la plupart des gens, le cinéma n'est encore qu'un divertissement, de nombreux indices nous portent à croire aujourd'hui que les années qui vont venir verront l'essor du cinéma en tant que véhicule de la connaissance et moyen de diffusion de la pensée. C'est dire que le cinéma documentaire, le film de culture ou de propagande, le reportage, la presse filmée prendront peut-être le pas sur le cinéma purement récréatif. Cette opinion, nous ne sommes pas les seuls à la formuler : de nombreuses personnalités américaines estiment que l'ère du film « sans fiction » (non-fiction) est venue et ils se demandent sérieusement si Hollywood va conserver son hégémonie, si la vie du cinéma ne va pas se déplacer vers les universités, les musées, les laboratoires.

Déjà l'on annonce que les États-Unis se préparent à lancer sur le monde des flots de pellicules en 16 mm. dont une grande partie sera constituée par des films de caractère non romanesque, par des bandes d'études ou de propagande. Et M. Julian Huxley, secrétaire de la commission préparatoire de la conférence de l'U.N.E.S.C.O. (qui est, on le sait, l'organisme intellectuel de l'O.N.U.) n'a-t-il pas déclaré que le cinéma est appelé à jouer un rôle primordial dans les relations culturelles internationales ?

Ce sont là les prodromes d'une évolution qui doit nous faire réfléchir. Car si le cinéma cesse d'être surtout une distraction populaire pour devenir, au premier chef, l'instrument d'information et d'éducation des masses, ses destinées ne sauraient être abandonnées au hasard des initiatives privées. Là où il y a propagande, instruction, éducation la responsabilité morale de l'État est engagée. Les intérêts particuliers doivent s'incliner devant l'intérêt général. On ne saurait admettre qu'un moyen d'action aussi merveilleux que redoutable restât entre les mains de gens d'affaire qui se soucieraient fort peu de l'utiliser pour le bien du peuple ou qui le mettraient au service d'une idéologie contraire à la volonté nationale. On ne comprendrait pas pourquoi le cinéma continuerait à être une industrie privée et gouvernée par les lois de l'argent alors que la radio est d'ores et déjà nationalisée.

La création d'un secteur « national » du cinéma s'impose donc. Elle est la conséquence logique d'une évolution. Et l'on se réjouirait d'apprendre que M. Defferre, ministre de l'Information, va déposer, ces jours-ci au Conseil des ministres, le projet des long-temps élaboré par les professionnels du film et qui prévoit la nationalisation des biens ennemis dont les Domaines assuraient jusqu'ici la gestion provisoire. Cette mesure doit donner à l'État les moyens de produire et de diffuser des films éducatifs ou culturels ou des œuvres qui, par leur valeur artistique, serviront à l'étranger le prestige de la France. On se réjouirait donc si...

...Si au moment même où l'on annonce cette bonne nouvelle, on n'apprenait que ce projet de nationalisation est déjà compromis par un jugement incompréhensible qui « restitue » à la société qui les avaient mis à la disposition des Allemands, les studios de Billancourt qui durant quatre ans, n'ont cessé de produire pour l'ennemi.

Si l'on juge que ces studios constituaient l'élément essentiel du plan de nationalisation on reste stupéfait et perplexé devant un arrêt dont on ne veut pas croire qu'il restera sans appel.

PARIS

- ◆ Louis Jouvet sera à la fois petit fonctionnaire et célèbre gangster dans *Monsieur Alibi*, scénario de Jacques Companeez.
- ◆ Jean Boyer tournera deux films avec Georges Guétary en vedette.
- ◆ Projets de Bernard Blier : *Le Café du Cadran*, scénario de Pierre Bénard, M. Buffalo Bill, scénario de Pierre Véry.

HOLLYWOOD

- ◆ John Ford a commencé My Darling Clementine avec Henry Fonda et Linda Darnell.
- ◆ Après une demande en divorce, Hedy Lamarr et John Loder sont réconciliés.
- ◆ Ingrid Bergman et Jennifer Jones se disputent le rôle de Jeanne d'Arc à l'écran.
- ◆ Charles Boyer et Ingrid Bergman, vedettes de *Arc de triomphe*, d'E.M. Remarque, réalisation Lewis Milestone.
- ◆ Dans *A Woman of my own*,

Georges Cukor conte le retour d'un prisonnier de guerre français, trompé par sa femme, Greer Garson, et son meilleur ami, Robert Montgomery.

◆ Joan Bennett et Gregory Peck : *The Short Happy Life of Francis Macomber*, d'après Hemingway, réalisation Zoltan Korda.

◆ *Mort d'Alfred Reeves*, 77 ans, qui fit débiter Charlie Chaplin en Amérique et découvrit Stan Laurel.

◆ Sir C. Aubrey Smith fête son 82^e anniversaire et ses cinquante ans de théâtre.

◆ *Mort de Noah Beery*, 62 ans, frère de Wallace; il débute, en 1912, dans *Jeanne d'Arc*, de Cecil B. de Mille vedette de nombreux westerns.

Ce sont les artistes du Studio d'art dramatique Andréa Bauer-Thérond qui interpréteront l'opéra allégorique qui sera présenté au Gala des Anciens Combattants, au Cirque d'Hiver, le samedi 4 mai, en soirée.

Gary Grant, étoile filante

C'EST tout naturellement à bord d'un avion « Constellation » que nous est arrivé Gary Grant. Il avait, pour cela, deux excellentes raisons... et même trois.

Tout d'abord, quand on est « star », on ne peut que se détacher du ciel. Et puis, Gary Grant n'oublie pas qu'il est le principal actionnaire d'une société américaine de construction d'avions dans laquelle, explique-t-il avec une charmante simplicité, il a placé toutes ses « économies ». Pour faire marcher les affaires, Gary Grant entend payer de sa précieuse personne.

Il n'a même pas craint de faire une courte halte à Paris où se trouve cependant son ex-femme Barbara Hutton.

Mais... et voilà sa troisième raison, c'était le « businessman » qui nous rendait visite et non pas le grand garçon désinvolte et d'une nonchalante ironie que nous connaissons bien. Gary Grant a l'intention de jeter les bases d'une société de production franco-américaine. Ce qui l'amènerait à tourner chez nous, espère-t-il, l'an prochain.

Pendant son intermède parisien, Gary Grant — qui est déjà reparti pour Londres — est allé à Toussus-le-Noble assister aux évolutions des appareils de Normandie-Niemen. Puis il a regagné son « Constellation » qui l'a conduit vers d'autres cieux.

Mais, il nous reviendra bientôt pour un plus long séjour avant de repartir pour Hollywood où il doit être le partenaire de Myrna Loy et de Shirley Temple.

Nous reverrons donc son regard d'une fausse placidité et sa célèbre fossette au menton, véritable puits d'amour pour ses nombreuses admiratrices.



« L'Ecran français » au festival de Strasbourg

PENDANT cinq ans, l'Alsace a subi les films allemands. Aucun film français ne pouvait être présenté sur les écrans de cette province victime de la boulimie hitlérienne.

Aussi, dès sa libération, réclama-t-elle à Paris l'envoi des meilleures productions de nos studios. D'autant plus que, restée zone de guerre pendant de longs mois, le P.W.D. américain fut seul autorisé, au cours de cette période, à alimenter ses salles obscures.

Cette semaine, Strasbourg retrouve officiellement le cinéma français. Un

Prochainement dans
L'ÉCRAN
français
Une enquête de
Jean-Pierre BARROT
LE CINÉMA
en
ALSACE et en LORRAINE

grand festival, auquel assistent le ministre de l'Éducation nationale et le directeur général du Cinéma, marquera cet événement. La proximité des fêtes de la Victoire lui donnera un caractère symbolique.

Le gala d'ouverture a été consacré, vendredi dernier, à la première représentation mondiale de *Patria*, présenté par Louis Daquin lui-même, et de *Présence au combat*, commenté par Marcel Cravenne. *La Cage aux rossignols*, *La Tentation de Barbizon*, *Le Capitain*, *Le Pays sans étoiles*, *Sylvie et le fantôme* seront à la base des autres soirées qui comprendront également des séances de cinéma scientifique, éducatif et post-scolaire.

Ainsi, l'Alsace recouvrée aura-t-elle proclamé sa foi intacte dans le cinéma français et montré l'intérêt qu'elle porte à toutes les formes de cette activité dont l'origine est de chez nous.

Ajoutons qu'une exposition est ouverte pendant la durée du Festival et que l'*Ecran français* y occupe un stand important consacré à l'histoire du cinéma.

Souriant, Cary Grant débarque à Orly. Mais pourquoi à la douane, avec Alexandre Korda, a-t-il déjà perdu son sourire ?



Photo FRANCE-PRESSE.

ACTUALITÉS

MIROIR DE NOTRE TEMPS

par Raymond BARKAN

POUR les hommes de ma génération, l'histoire des trois dernières décades ne git plus dans les collections de vieux journaux de la Bibliothèque nationale. La traversée de la Manche par Blériot, le kronprinz, Sarajevo, les taxis de la Marne, Douaumont, le défilé de la Victoire, la S.D.N., le pacte Briand-Kellog, l'exécution de Sacco-Vanzetti, Nungesser et Coli, les parades du premier mai sur la place Rouge, la guerre d'Éthiopie et la guerre civile espagnole survivent en nous par les actualités cinématographiques. Nos souvenirs ont pris la couleur du cinéma. Ce sont les morceaux de pellicule usée juxtaposés pour les rétrospectives. La profondeur du champ et l'angle de prise de vues de la caméra déterminent notre vision du monde. Les volumes qui seront écrits sur la psychologie du criminel de Berchtesgaden et du bouffon du Palais de Venise ne pèseront pas lourd dans notre esprit auprès des quelques images grotesques du Führer et du Duce que Frank Capra a insérées dans son montage de *Pourquoi nous combattons*... Les récits les plus pathétiques des rescapés des camps nazis n'obséderont point notre mémoire avec la précision hallucinante de ces cadavres desséchés de Maidanek et de Dachau dont le reflet s'est inscrit sur notre rétine. Pas davantage n'évoquerons-nous Staline, Roosevelt ou Churchill au travers des copieuses études de leurs biographes. Ils resteront pour nous un visage plus ou moins creusé d'ombres, un geste d'exhortation, une crispation des lèvres.

Si j'étais scénariste, je composerais un scénario qui relaterait la genèse des actualités. Ce serait aussi burlesque qu'une production de W.-C. Fields. On commencerait par y voir la reconstitution, sous des verrières de photographes, de *L'Assassinat de la famille royale de Serbie*, de *La Mort du pape Léon XIII*, du *Couronnement du roi Edouard VII*. Puis on y suivrait tous les périples d'un curieux voyageur nommé Promic — l'ancêtre de nos reporters d'actualités — à l'affût du sensationnel comme un journaliste, et braquant sur l'événement son insolite boîte à manivelle. Au cours d'aventures plus passionnantes que celles de Philéas Fogg, nous le verrions recourir à l'obscurité d'un cerceuil ou d'une barrique vide pour changer fébrilement ses bobines de pellicule. Mais le reste du scénario distillerait l'ennui d'un traité d'économie politique. Nous assisterions à la mise en lièvre de la presse filmée par des hommes d'affaires. Les « chasseurs d'images » deviendraient des tâcherons anonymes.

Nous aurions chaque semaine notre contingent d'inaugurations officielles en haut de forme, de cérémonies religieuses, d'obsèques nationales, de comices agricoles, d'expositions canines, d'éloges académiques, de danses du ventre au Cameroun.

Miroir du temps, les actualités seraient souvent un miroir déformant. Elles pêcheraient par omission, par ellipse, par surcharge. Telle démonstration populaire de 500.000 personnes échapperait à leur attention. Par une étrange magie, M. Léon Jouhaux, fumant paisiblement sa pipe, aurait en gros plan le faciès d'un gangster de Chicago. Les auditeurs « distingués » d'une réunion de M. le colonel de La Rocque apparaîtraient singulièrement rassurants par contraste avec les cohortes bruyantes du Front populaire. Des commentaires « très objectifs », accompagnant des images de républicains espagnols, laisseraient percer une discrète « faiblesse » pour le Caudillo.

Tendons un voile pudique sur l'attitude des firmes françaises d'actualités durant l'occupation... S'il est vrai que la plasticité et le pouvoir émotionnel des images cinématographiques sont extraordinaires, la poignée de main de Montoire, les homélies paternalistes de Pétain, les fausses victoires de la Wehrmacht et les charniers truqués de Katyn ne réussiraient pourtant point à désagréger l'âme de la France.

La première bande de notre presse filmée renaissante s'est élaborée dans l'âcre atmosphère de poudre et de sang de l'insurrection parisienne. La jeune équipe des « Actualités françaises » a réussi, depuis cette libération, dont elle a enregistré toutes les phases en un document admirable, à nous présenter chaque semaine un journal d'une tenue incontestablement supérieure à celle des actualités d'avant guerre. L'heureux équilibre de ses matières, la dignité et la sobriété de ses commentaires, son souci de traduire fidèlement les grands impératifs de la nation concurrent à lui conférer une qualité qu'on souhaiterait voir soumise à l'estime des spectateurs étrangers. Les maisons-Gaumont, Pathé, Eclair ont été admises à reprendre l'édition de leurs journaux filmés. Il faut y ajouter celui de Fox-Movietone. Bientôt, sans doute, la Metro-Goldwyn-Mayer nous proposera une sixième bande d'actualités (1). Encore que chacune de ces firmes,



dans le cadre de sa formule propre, continue à obéir à certain opportunisme commercial, j'aurais scrupule à nier les progrès accomplis. On observe une variété, une hardiesse, une fantaisie dans le choix des sujets qui tranchent avec la platitude et la monotonie de trop de journaux d'antan.

Est-ce à dire que notre presse filmée soit parvenue à une sorte d'« achèvement » ? L'affirmer serait oublier que la technique du cinéma, art fondé sur le mouvement, se trouve en perpétuel état de mutation. A peine commence-t-on à user rationnellement des sons pour accroître le réalisme des vues d'actualités que, déjà, nous voici confrontés avec la couleur et le relief. Il semble que, dans cette branche du cinéma comme dans les autres, on témoigne de quelque timidité devant le perfectionnement de la technique. Le même journal qui nous offre des vues saisissantes sur les miracles de la télévision aérienne nous montre, quinze jours après le dénouement de la crise dont elle était l'indice, la désertion de la séance de l'O.N.U. par M. Gromyko, à l'occasion du différend soviéto-iranien. Il y a là un retard de la presse filmée sur la presse imprimée qui pourrait être à brève échéance résorbé, grâce au journal télévisé. Les anticipations les plus audacieuses sont permises. Probablement, comme toujours, faudra-t-il bousculer quelques intérêts particuliers. Mais il importe à l'homme moderne d'embrasser la vie du monde dans toute son ubiquité. Par cette vision « totale » des innombrables activités qui se déroulent à la même minute sur la planète, l'image animée doit contribuer à élargir sans cesse la conscience de chaque citoyen à la mesure de l'universel. Faire pénétrer partout et développer les actualités cinématographiques, c'est travailler pour la paix.

(1) Ce nouveau magazine comportera, pour chaque pays d'Europe, des sous-éditions en 16 et 35 millimètres. Sa sortie est annoncée comme très prochaine. Ce journal filmé doit, aux dires de ses promoteurs, « avoir pour résultat une meilleure compréhension mutuelle entre les peuples ».

« La Fille du Diable »
vient de révéler une
artiste d'un tempérament
dramatique exceptionnel.

LORSQUE la porte s'est ouverte, je m'attendais à voir apparaître la petite sauvage aux longs cheveux de « La Fille du Diable », et, stupéfait, je me suis trouvé devant une étrange jeune femme, élégante et racée. Une silhouette d'une extrême fragilité, se détachant dans une robe noire sur le fond blanc et rouge de la pièce.

Andrée Clément n'est pas jolie ; peut-être n'est-elle pas non plus belle, au sens classique du mot. Elle est mieux que cela. Pas une seconde, parlant avec elle ou la voyant évoluer, il ne vient à l'idée de la juger d'après les canons qui régissent d'ordinaire ce genre d'appréciation. Pas une seule fois non plus, en parlant avec elle, on n'a l'impression de parler avec une actrice et les questions qu'on lui pose, concernant son métier, son activité professionnelle, son passé, c'est à une autre qu'on les adresse, une autre qui n'est pas là, dont on a aimé les pièces, les photos ou les films, mais qui, on s'en aperçoit, n'existe que fictivement. Cette autre, il est impossible de l'identifier avec la femme qu'on a devant soi.

Un auteur du XIX^e siècle racontait à propos d'une grande dame que lui disant « merci » on croyait avoir proféré une grossièreté tellement sa distinction était considérable et tellement elle semblait vivre dans un autre monde. Un journaliste posant à Andrée Clément cer-

par Jacques SIGURD

taines questions usuelles se trouverait muet et ne pourrait continuer. Il faudrait l'interviewer par téléphone, sans l'avoir jamais approchée... Il y a en elle quelque chose qui interdit la curiosité, même bénigne, qui décourage dès l'abord la plus légitime indiscrétion. Cela vient d'une façon d'être, d'une présence qui l'isolent, l'entourent, la défendent peut-être, la tiennent captive elle-même et créent une sorte de mur contre lequel les étrangers se brisent les ongles. Derrière ce mur se devine toute une vie ; des influences, des bouleversements, des enthousiasmes, un domaine étroitement gardé où se mêlent et s'enchèvrèrent livres, amis, familles, pensée, travail, adolescence et maturité.

Il y a en elle du personnage de romancier russe et du personnage de Cocteau. Ceux qui la connaissent comprendront, je crois, cette impression que j'ai eue en la voyant assise sur un tabouret en face de moi, un châle de soie noire sur les épaules, son visage dégagé des cheveux tordus en chignon strict sur la nuque : vision d'une de ces aristocrates russes intoxiquées d'intelligentsia et ne voulant voir, alors que tout croule autour d'elles, que leur unique recherche, la poursuite d'idées séduisantes mais qui déjà n'ont plus cours et sont dépassées. Figures fascinantes, séduisantes, intellectualisées au maximum, marchant vers une tombe qu'elles ont alé à creuser.

Des héroïnes de Cocteau elle a le goût des trésors, ce vestige d'enfance lui faisant aimer pêle-mêle les colliers de négresses, les billes d'agate, les boîtes à musique, les chambres blanches aux tentures rouges, les photographies bizarres, les jouets naïfs. Elle en a le mystère limpide, le mélange d'instinct et de truc, l'inconscience cruaute. Si jamais Cocteau tourne Les Enfants terribles il a, en Andrée Clément, une Elisabeth idéale.

Elisabeth avait un fief, la fameuse « chambre ». Elle le défendait contre les intrus avec acharnement et férocité. Semblable à elle, Andrée Clément possède le sien : sa vie privée, son intimité. Et pourtant elle a choisi un métier qui plus que tout autre l'oblige à laisser les portes ouvertes. Cela pour elle ne va pas sans heurts...

Elle ne demande pas la vedette tapageuse, la gloire fulgurante. Elle veut jouer, tourner, pour le plaisir parce que cela lui plaît. Elle comprend mal que la célébrité entraîne des nécessités publicitaires qui la blessent. Nous sommes de son avis, mais là encore nous touchons à un problème qui, pour l'instant, n'est pas soluble.

La Fille du Diable vient de révéler au grand public le visage d'Andrée Clément, son exceptionnel tempérament dramatique et poétique. Plus tard viendront La Symphonie pastorale, qu'elle vient de terminer, et Macadam, qu'elle va commencer. Henri Decoin a prononcé en parlant d'elle le nom de Bette Davis. Le cinéma français, s'il sait l'utiliser, peut trouver en elle une figure de premier plan.

Mais que personne ne s'y trompe. Nous la verrons dans de nombreux rôles, de nombreux personnages. « Tous les quinze jours, je change de spectacle... » Aucun, j'en suis certain, ne lui ressemblera, ne donnera d'elle une juste vue. Car il faut, pour une dernière fois, citer Cocteau :

« Le spectacle est à l'intérieur... »

ANDREE CLEMENT MYSTERIEUSE
ET LIMPIDE



Le chantier de démolitions dessiné par Trauner pour « Les Portes de la nuit ».



Un petit garçon a emmené Yves Montand dans le chantier abandonné.

Sous les yeux de Minerve et de Louis XIV une idylle fugitive s'est nouée...

UN chantier de démolitions », a dit Prévert. Alors, on a construit un chantier de démolitions. Avec un bric-à-brac de statues propres, trois planches sales et quelques cafetières rouillées, le tout saupoudré de poussière.

C'est dans ce chantier abandonné que deux êtres qui s'ignorent encore vont se rencontrer cette nuit selon la volonté du Destin. La femme, revenue dans son quartier natal, se promène seule, rue de Crimée, rêvant à son enfance ; l'homme n'a pas pu, ce soir, regagner son domicile à cause du couvre-feu (nous sommes sous l'occupation), et le brave Carette, père de famille nombreuse, l'a invité à coucher chez lui. Bien que le Destin, personnifié par Jean Vilar, ne soit pas au studio cet après-midi, un petit chat fera le jeu du hasard et conduira Yves Montand vers Nathalie Nattier qui l'attend sans le connaître. Et c'est dans ce chantier abandonné qu'ils échangeront leurs premières paroles. Prélude d'une idylle qui ne durera qu'une nuit.

Telle est la scène, l'une des plus importantes des Portes de la Nuit que tourne aujourd'hui Marcel Carné. Un Marcel Carné qui ne ressemble pas du tout à celui de la légende. Il est souriant et calme dans une veste de velours beige et des chaussons feutrés. Carné marche à la Charlot : il s'est abimé deux doigts de pied en tombant d'un escabeau.

Puisque le Destin n'est pas au rendez-vous, le décorateur Trauner le remplace en maquillant les statues. Il grave des inscriptions sur un malheureux lion de plâtre : des cœurs et des prénoms qui s'enlacent et s'oublient dans la poussière du temps... « On pourrait, peut-être, jeter de l'eau sale sur Minerve ? »



Yves Montand a rencontré Nathalie Nattier : idylle d'une nuit tragique.

propose Trauner (Minerve, c'est une statue). « Et puis après, elle sera aussi dégoûtante que Louis XIV... Il n'est plus bon à rien, maintenant, Louis XIV ! » répond Carné.

Ready pour les répétitions. Montand et Nattier marchent côte à côte en échangeant leur passé : « L'île de Pâques... — Vous connaissez l'île de Pâques ? — Oui. — Moi aussi. — Il y a d'étranges statues. — Comme ici. — Quand j'étais toute petite... » Etc.

« Mais non, Montand, ne te colle pas toujours contre elle, a dit Carné. Vous n'y êtes pas, ni l'un ni l'autre... On voit qu'hier il y a eu la scène de la valse... Vous êtes comme les moutons, vous avez le tournis ! »

On recommence... Les longues jambes de Montand s'accommodent difficilement des cales. — « Allez chercher quinze tasses de café pour M. Montand ! » a dit Carné. Le grand Yves baisse la tête ; en bon élève il ne bronche pas. Les bons élèves sont si rares au cinéma !... Quelqu'un se précipite : « Monsieur Montand, vous voulez du café ? » Yves sourit gauchement en haussant les épaules. Il n'ose pas dire non. Il n'ose pas dire oui.

Carné trouve que ça manque de statues : « Apportez-moi Louis XIV ou la dame à la cruche à eau, mais apportez-moi quelqu'un ! »

Hésitations. On apporte les deux. La dame n'est pas pudique. Elle est toute nue. Elle n'a pas de voile. Et sa cruche se tient toute droite, verticalement derrière sa tête...

« Tont va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse ! » a fait remarquer un machiniste. Les proverbes mentent... C'est Louis XIV qui, en passant, casse le bras de Minerve.

TACHELLA.



Quand on s'avance vers elle, on marche vers la lumière...



Devant elle, une botte de stylos...



— Une période bien tranquille de ma vie !...

A PRES la pénombre d'une antichambre où les beaux livres se dissimulent dans une tiède obscurité, il y a une grande pièce du fond de laquelle Colette regarde venir ses visiteurs.

La vagabonde s'est fixée devant l'un des plus beaux et des plus nobles paysages de Paris. Son divan est poussé contre la fenêtre. Elle surveille le jeune printemps de ce regard implacable et tendre qui mesura les égarements de Minne et la patience de Sido.

Quand on s'avance vers elle, on marche vers la lumière.

— Asseyez-vous..., fumez..., est-ce que vous êtes bien ?... vous ne voulez pas une couverture pour mettre sur vos genoux ?... prenez un bonbon...

je viens de les recevoir... ils ont un goût de fruit... c'est un ami à moi...

La voix rugueuse et douce qui joue avec son accent de terroir, ronronne les phrases cordiales du bon accueil et personne n'est dupe. L'affabilité de Colette dissimule une redoutable indifférence aux usages du monde, mais ses longs yeux ont la curiosité griffue qu'on lit dans le regard des chattes au repos.

Devant elle, sur une table de lit, il y a une botte de stylos serrés comme des fleurs dans un petit vase :

— Ce vieux-là est extraordinaire... je n'ai jamais eu pareille plume...

Elle parle d'eux comme un paysan de sa bêche ou un maçon de sa truelle. Elle aime ses instruments de travail et caresse d'une main compréhensive le beau papier bleuté qu'elle couvrira tout à l'heure, quand elle sera seule, de son écriture masculine.

COLETTE

LA VAGABONDE IMMOBILE

par Pierre LAROCHE

Notre ami Pierre Laroche vient d'adapter pour l'écran Gigi, le dernier roman de Colette, que réalisera Jacqueline Audry. Pierre Laroche a eu ainsi l'occasion de travailler en étroite communion d'esprit avec notre « grande » écrivain. Il nous la montre ici telle que seuls peuvent la voir les rares intimes qui ont le privilège d'être reçus dans son appartement du Palais-Royal.



— Le cinéma ? J'è ne connais pas ce métier là...

seulement la main attentive de Léa soulevant une boucle d'or au front de Chéri ou fermant une porte sur la voix aigre de Mme Peloux.

La cigarette de Renaud achève de se consumer au fond d'un cendrier et Brague a laissé un pot de blanc-gras sur la table, près de la glace devant laquelle il s'est maquillé avant d'aller jouer la pantomime...

C'est le papier bleu qui recevra les confidences secrètes, les aveux mystérieux, les confessions chuchotées, les souvenirs murmurés.

L'étonnante Colette a la pudeur de l'autruche. Elle livre sa vie à des feuillets de papier qui s'envolent vers les imprimeries du vaste monde et la maison de Claudine devient une sorte de musée du Tendre où se pressent des lecteurs silencieux.

A la porte, on ne trouve pas de guide, mais

— Je ne connais pas du tout ce métier-là, moi... vous savez ?...

Elle est craintive, méfiante, polie, mais n'en pense pas moins. Le fond de sa petite idée nous sera livrée par une de ses amies aussi maladroite que bien intentionnée.

Photos BERTRAND.

— Nous travaillons beaucoup, lui disait Colette sans trop y croire.

— Et, à la fin... il restera quelque chose de vous ? s'inquiéta la visiteuse.

Mais déjà Colette offrait des bonbons en secouant durement la boîte pour décoller les gluantes sucreries.

— Il suffit de reprendre les dialogues de votre livre..., ce sont d'excellents dialogues de cinéma.

— Vous croyez ?... alors, je suis bien contente !... s'exclame avec une joyeuse humilité celle qui est l'un des plus grands écrivains français vivants.

Une sournoise gaité danse au fond de ses yeux changeants.

— Quand on tournait « La Vagabonde » à Rome, je me suis bien amusée. Oh ! il y a longtemps... c'était en muet... mon roman était devenu quelque chose d'extravagant... je n'avais rien à dire, forcément... je n'étais que l'auteur !

Colette n'a pas de bons souvenirs cinématographiques.

Mais elle ne les prend pas au sérieux.

LA fenêtre est ouverte sur le beau jardin tranquille. L'arbre le plus proche est couvert d'une volée de moineaux.

— Non... non... n'attirez pas leur attention. Ils me guettent et je n'ai rien à leur donner.

Mais les petits oiseaux de Paris, désintéressés, pépient joyeusement en l'honneur de celle qui écrivit les « Dialogues de bêtes », « La Tendre Amie de Toby-chien » et de « Kiki-la-Doucette ».

Un rayon de soleil vient se poser sur la collection de presse-papiers, ces boules de verre irisées où des fleurs aux couleurs extraordinaires semblent en suspension. Des ludions s'immobilisent dans le vide d'une cloche transparente.

(Suite page 14.)



...Un rayon de soleil sur la collection de presse-papiers.



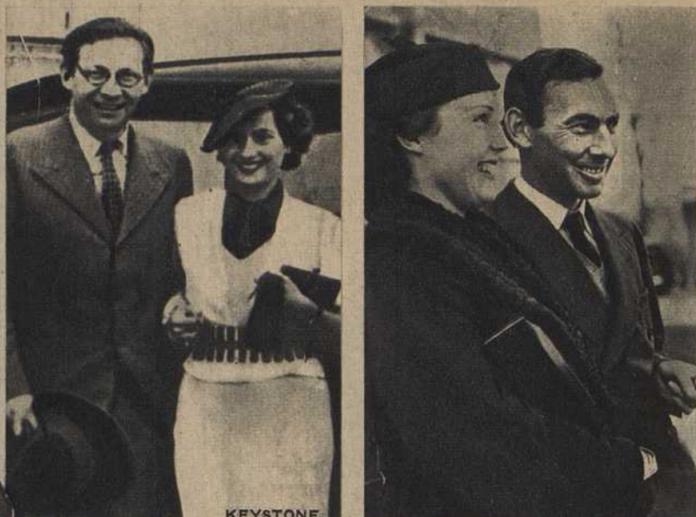
...Des ludions s'immobilisent dans le vide d'une cloche transparente.



La fenêtre est ouverte sur le beau jardin...



LA BELLE AVENTURE DES



Alexandre Korda (ci-contre) a épousé en secondes noces la vedette Merle Oberon, avec qui il a divorcé l'année dernière (ci-dessus, à gauche). A droite : Zoltan Korda et sa femme.

ALEXANDRE, LE CONQUÉRANT ; VINCENT, LE PEINTRE DE LA CHIFFE ET ZOLTAN, L'IMAGIER DE LA JUNGLE

ILS s'appellent Alexandre, Vincent et Zoltan. Ils sont frères et ils ont quitté presque en même temps un petit village perdu au fond de la plaine hongroise pour partir à la conquête du monde. Ils sont bien près d'avoir réussi.

Alexandre, premier de la lignée des Korda, arrive le premier à Budapest. Il devait toujours et partout rester le premier de la famille.

Alexandre Korda tenait « les chiens écrasés » dans une feuille de la capitale hongroise quand le cinéma y fait, timidement, sa première apparition. C'est le coup de foudre. Il s'improvise d'abord critique et le public le suit. Il crée une revue du cinéma qui n'a guère qu'un lecteur, mais celui-ci dirige un théâtre et, pour son plaisir, projette un film historique.

Il va voir le jeune Korda, au café à la mode de Budapest : — Il me manque un metteur

en scène... Voulez-vous travailler avec moi ?

Sur le bon chemin

POUR le grand garçon pâle qui accepta cette proposition, c'en était fini des temps difficiles, des dîners au café-crème et des fins de mois problématiques.

Le premier film de Korda, tourné dans la province la plus romantique de Hongrie, à Kolesvar, était — déjà ! — une bande historique et s'appelait *Le Nouveau Propriétaire*.

En 1919, Alexandre est célèbre en Europe centrale et, lorsque Vienne devient une capitale du cinéma européen et attire les meilleurs des spécialistes tchèques, hongrois et autrichiens, il prend tout naturellement place au premier rang d'entre eux, comme metteur en scène de la S.A.C.H.A.

Il s'attache définitivement l'actrice qui, jusqu'à ce jour, a été la vedette de quelques-uns de ses

films, en l'épousant. Elle sera désormais connue sous le nom de Maria Corda.

Mais déjà il se trouve à l'étroit en Europe centrale, et cherche, découvre de nouveaux horizons. D'un long séjour à Berlin, il laisse *Madame ne veut pas d'enfant*, son premier film de classe internationale. Puis, accompagné de Maria, il cingle vers Hollywood, où il tourne *La Vie privée d'Hélène de Troie*, dont sa femme est la vedette. Après quelques films sans éclat, il quitte Hollywood pour la France. Peu de temps avant, il a divorcé. A Paris, il réalise *Rive gauche*, le *Marius de Pagnol* et *La Dame de chez Maxim's*. Il va alors accomplir la dernière étape, qui le conduit à Londres.

C'est l'époque où le cinéma anglais cherche sa voie. Dès son arrivée, Alexandre prouve que, s'il a le sens du cinéma, il a aussi le goût de la puissance. Faire des films, c'est bien. Mais

un esprit aventureux comme le sien a besoin de régner et de conquérir.

Il manque au cinéma anglais un capitaine d'industrie, un homme capable de rassembler et d'organiser ses forces éparses. Alexandre Korda décide de tenter sa chance. Il va se montrer un joueur passionné, qui accepte les risques. Il fonde, en 1931, la London Film Production, lance Leslie Howard, dans *Service for Ladies*, et, l'année suivante, mise toute sa fortune sur *La Vie privée d'Henry VIII*.

Cette œuvre, qui devait révéler à l'écran Charles Laughton, consacre définitivement la renommée de réalisateur d'Alexandre Korda : le film historique atteint, grâce à lui, à une quasi-perfection. Il n'est plus un prétexte pour animer, avec plus ou moins de vraisemblance, des personnages stéréotypés. Il n'est pas ici un détail du décor ou du costume qui ne soit authentique, et la vérité psychologique de chacun des personnages restituée à ceux-ci une humanité qui les rend plus proches du spectateur. Mais, plus encore qu'une réussite artistique, *Henry VIII* est un succès financier.

En 1934, nouveau départ pour l'Amérique. Bientôt, Alexandre, dans l'ivresse du succès, proclame sa certitude de gagner 2 millions de livres par an avec les films qu'il s'approprie à tourner de nouveau en Angleterre. Vers la même époque, il se rend propriétaire du quart des actions des « Artistes associés ».

Que sont devenus, pendant qu'Alexandre accomplissait sa fulgurante carrière, les deux frères Vincent et Zoltan ?

Le « peintre de la chiffre »

VINCENT, venant de Budapest, avait débarqué à Paris en 1924, pourvu d'une petite valise,

3 FRERES KORDA

d'un carton à dessins et d'une certaine réputation de peintre.

Il sortait de ce qu'on pourrait appeler « l'école de Barbizon magyare », où les jeunes peintres hongrois, sous la direction du maître Ferenczi, avaient dépassé l'impressionnisme et affirmé une vision originale. Vincent s'installe rue Perrichaux, dans un atelier sordide, parmi les chiffonniers. Ceux-ci seront pour lui des modèles à sa convenance, et d'un bistrot du boulevard Lefebvre, il commence à envoyer sur le marché quelques toiles très personnelles.

Ses modèles deviennent ses amis et ses compagnons habituels. Il est introduit dans le monde plus fermé qu'un club aristocratique et devient « le peintre des chiffonniers », comme d'autres sont peintres de la marine.

On raconte qu'un soir, rentrant chez lui, il fut attaqué par un mauvais garçon qui, le reconnaissant, s'écria :

— Pourquoi n'as-tu pas dit plus tôt que tu étais le « peintre de la chiffre » ?

Le droit d'aînesse

ENRICHIS des acquisitions parisiennes, les paysages et les portraits de Vincent commencent à se vendre et le succès à se dessiner quand Alexandre arrive à Paris, déjà porté sur les ailes de la renommée, s'aperçoit, en tournant *La Dame de chez Maxim's* dans les studios Francœur qu'il a besoin d'un décorateur et fait un saut rue Perrichaux.

— Vincent, viens avec moi !

On ne désobéit pas à son aîné. Vincent Korda, promu décorateur, fait merveille, redécouvre des notions d'architecture apprises jadis et se voit contraint d'abandonner le Dôme, la Coupole et ses chers chiffonniers pour accompagner son frère en Angleterre.

Entre temps Zoltan, petit dernier, a suivi aussi la route traditionnelle et, happé au vol à Berlin par Alexandre, a fait avec lui le voyage d'Hollywood et est devenu un remarquable technicien.

C'est donc au complet que, en 1931, nous retrouvons le triumvirat Korda, en pleine forme et de l'ambition par-dessus la tête. La société « London Film » consacre l'association des trois frères.

L'apogée

ALEXANDRE, cependant, encouragé par ses précédents succès artistiques et financiers, considère qu'il a, avec le film historique, trouvé son expression. Il entreprend *Catherine de Russie*, avec Elisabeth Bergner, qui sera d'ailleurs très inférieure à *Henry VIII*. Il fait, avec Douglas Fairbanks, vieillit, qu'il attire en Angleterre, une expérience malheureuse : *La Dernière Aventure de Don Juan*.

Avec la collaboration de Vincent, qui en exécute les décors fastueux, il tourne *La Vie future*, vaste fresque d'anticipation, d'après un roman de Wells, et *Rembrandt*. Pendant ce temps, Zoltan, qui, jusqu'ici, a fait le montage de quelques-uns des films de son frère, devient réalisateur à son tour : il découvre Oxford, et en tire la substance d'un film. Puis la jungle, avec toute l'imagerie qu'elle permet, l'attire. Elle servira de cadre à *Elephant Boy* et au *Libre de la Jungle*. La vie des noirs en Afrique sera le thème de *Bozambo*.

A la veille de la guerre, Alexandre est le maître incontesté du cinéma anglais. En 1940, le roi récompensera tant de services rendus à la cause britannique en décernant à Alexandre des titres de noblesse : Alexandre Korda devient « Sir Alexander ».

L'ombre d'Arthur

LA guerre qui éclate ralentit à peine l'activité des trois frères. Alexandre tourne un film de propagande : *Le Lion a des ailes*, *Les Quatre Plumes blanches*, *Lady Hamilton*, etc.

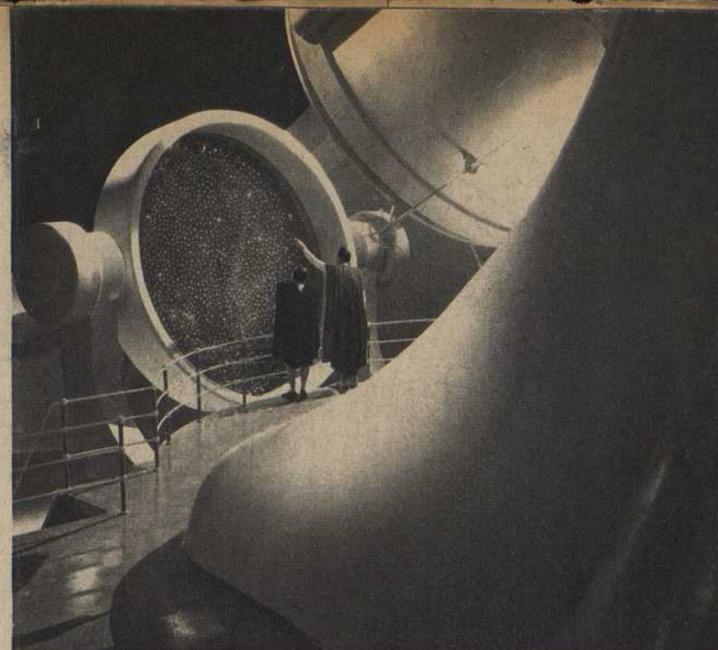
Zoltan réalise, à Hollywood, où il séjourne maintenant, *Sahara*, puis *Histoire d'un tank*, avec Paul Muni.

Cependant, une ombre, celle d'Arthur Rank, le nouveau magnat du cinéma anglais, plane depuis quelques années sur le fief de Korda, et menace cette réussite exceptionnelle. Alexandre, qui cherche à rassembler autour de lui les petits producteurs anglais, achète des studios, fonde, aux Etats-Unis, la « Tricolor Film » pour y distribuer des films français. Se montrera-t-il, en face d'un adversaire à sa mesure, égal à lui-même ?

Ami fidèle et collectionneur

CES jours-ci, « Sir Alexander », cigare aux lèvres, un peu alourdi, le nez chaussé de lunettes d'écaillé, a rendu visite à Paris. Il n'a pas renié ses anciens compagnons de route, restés en arrière, et parfois, discrètement, vient à leur aide. A travers ses flâneries dans notre capitale, il ne manque jamais d'enrichir, par quelques acquisitions, sa collection de tableaux et sa bibliothèque. C'étaient là les deux choses auxquelles il tenait le plus au monde. Et par une singulière et cruelle revanche du destin, Korda, qui réussit en tout, fut frappé justement dans la seule chose à laquelle il tenait vraiment : au cours des bombardements de Londres, une bombe tomba sur sa maison et détruisit entièrement ses trésors.

Il ne s'est d'ailleurs pas découragé. Patiemment il a recommencé à rassembler les Braque et les Picasso, les Léger et les Auzenfant, ainsi que les belles reliures du XVIII^e siècle.

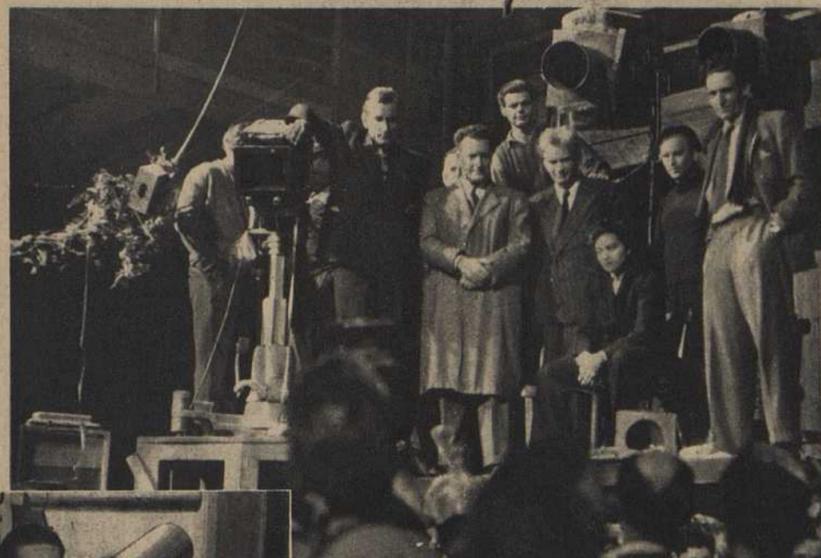


En 1936, Alexandre Korda réalisa « La Vie future », fresque d'anticipation d'après le roman de Wells.



« La Vie privée d'Henry VIII » consacre du même coup la renommée d'Alexandre Korda et de Charles Laughton, ainsi que le prestige du cinéma britannique.

FESTIVAL DU FILM FRANÇAIS A PRAGUE



Ci-dessus, Savtchenko, auteur de « Bogdan Schme-nikzky », grand prix Staline 1945, tourne la dernière scène du « Linge au monogramme ». A sa gauche, Jacqueline Audry; à sa droite, Jean Grémillon. Ci-contre, M. Brichta (au centre) conduit la délégation française dans la visite de l'exposition du cinquantenaire.



dre chez nous plusieurs grands films. Et nous espérons que les Français... »
Les Français produiront, en effet, des films à Prague, si aboutissent les négociations qu'a entreprises M. Fourré Cormeray lors de son voyage en Tchécoslovaquie.

Vendredi 29 mars. — Un banquet à midi, un banquet le soir.

Nous avons failli nous fâcher, Brichta et moi. Il affirmait que les Français avaient inventé 90 % du cinéma et cette proportion me paraissait excessive.

Mais il est certain que les Tchèques ont été pour 99 % dans la commémoration des inventeurs français du cinéma. Leur exposition du cinquantenaire est parfaite et 170.000 personnes y ont appris tout ce que le cinéma doit à la France.

« Nous avons eu, me dit Brichta, l'idée de cette exposition trois mois après notre libération. Il a fallu nous presser pour avoir terminé le 28 décembre 1945. On m'a donné des crédits illimités. J'ai dépensé 7 ou 8 millions. Nous couvrirons presque totalement nos frais... »

A Paris nous avons présenté un projet, approuvé par le gouvernement, un an avant le 28 décembre 1945. Nous attendons encore que MM. les inspecteurs des Finances veulent bien envisager la possibilité de nous accorder l'examen d'un budget éventuel. Prague aura, pour notre honte, paré à la carence de Paris.

Samedi 30 mars. — Banquets et banquets...

Visite aux studios de Barandow, gigantesques usines à film qui humilient nos ateliers de banlieue, plus dignes de l'époque de Méliès que de la nôtre.

On nous mène de décors en décors. Cette gare dévastée et cette grange moyenâgeuse sont le cadre de deux films tchèques. Cette boîte de nuit parisienne, ce bureau du Quai d'Orsay, cet escalier de la chancellerie du Reich sont les lieux où l'affable Tchiaourelli, père du cinéma géorgien, tourne un grand film soviétique de guerre, *Le Serment*...

Voici Hitler. Le vrai, car il semble impossible d'imaginer un sosie plus parfait. Mais Göring qui l'accompagne est moins vraisemblable. Hitler est, en réalité, un brave cheminot tchèque.

Il n'empêche que nous sommes gênés de nous trouver en sa compagnie, comme nous le serions en celles de Daladier et de Georges Bonnet, qui tournaient hier dans ces décors.

Sur le plateau voisin, Savtchenko maigre, nerveux, et dont les cheveux roux montent en flamme, termine une opérette russe en couleurs, *Le Linge au monogramme*, qui se déroule en 1813. Mais le meilleur film soviétique en couleurs qui nous ait été montré à Barandow, est cette *Fleur de Pierre*, dont on peut contester le goût mais dont les recherches d'éclairage et de composition ouvrent plus de perspectives que dix années de Technicolor.

Les studios de Barandov, biens allemands, ont été nationalisés. Tout naturel, direz-vous. C'est que vous ignorez qu'en France on songe à vendre à des particuliers les biens allemands du cinéma...

Dimanche 31 mars. — Nous faisons chaque soir une conférence. Pierre Gerin, Laroche, Nicole Védres, Jeander, Gremillon, Denis Marion ont déjà parlé ou vont parler. L'admirable est qu'il se trouve toujours un public nombreux pour nous écouter, dans une ville où, durant six ans, notre langue fut interdite.

Aujourd'hui, M. Elbl présente avec nous *La Bataille du rail* à Pilsen. Si Prague est très belle, cette ville n'est guère plus pittoresque que Saint-Etienne. Mais quel public ! Le succès a passé les frontières. On réclame *La Bataille du rail* à Varsovie, Vienne et Belgrade.

Lundi 1^{er} avril. — SMRZ. Ce ne sont pas des initiales, mais un nom propre qui se prononce approximativement *Smiertch*. Smrz est le nom du meilleur historien européen de l'invention du cinéma. Je feuillette avec admiration et envie le bel ouvrage qu'il publia en 1932 et qui va être réédité prochainement à Prague. Comment se fait-il qu'il n'ait jamais été traduit en français ?

Mardi 2 avril. — Les frères Truc sont trois,



Au lendemain de l'accord de Munich, Georges Bonnet danse le Lambeth-walk...

Le carnet de route de Georges SADOUL

qui ne s'appellent pas Truc et qui ne sont visiblement pas frères. On dit en Europe centrale, pour désigner nos dessins animés, « films dessinés » ou « films à truc ».

Les Tchèques produisent des « films dessinés » depuis 1925. Aussi les Allemands, qui n'ont jamais rien produit de valable dans ce domaine, voulurent-ils produire à Prague, en 1941, un gigantesque dessin animé où ils mélangeaient Goethe et Wagner. Deux ans de travail consacrèrent leur échec. Ils durent laisser faire les frères Truc et ces Tchèques produisirent un délicieux *Mariage dans la mer de Corail*.

Ils ont pourtant jugé ce film trop proche de Disney. Dans les studios où ils produisent avec quatre-vingt-dix collaborateurs, cinq ou six dessins animés par an, ils cherchent avec bonheur un style nouveau dont témoignent *Le Paysan et la Betterave* ou *Les Animaux et les Brigands*.

Mercredi 3 avril. — Nous avons rendu hommage aux qualités dont fait preuve Ottokar Vavra dans son grand film historique *Rosina Sebranek*, mais sans nous enthousiasmer. Il n'en est pas de même dans la petite salle où on nous montre plusieurs documentaires admirables que nous espérons pouvoir bientôt présenter au public français. Notons surtout le film folklorique *Le Chant éternel*, de Elmar Klos, le film de la libération de Prague, *La Fête des mères*, de Kłmi Wallo, et cette œuvre qui rappelle Painlevé, *Regardons sous l'eau*, de Stanek.

Vendredi 5 avril. ... Après la *Bataille du rail*, *Sylvie et le Fantôme* a reçu un tel accueil que des queues s'établissent dès onze heures du matin. Que sera-ce pour *Les Enfants du paradis*, puisque indépendamment de la qualité du film, Debureau est tchèque, et qu'on payait, sous l'occupation, dix mille francs le roman qui lui fut consacré ? La présentation à laquelle assistait le président Benes a eu lieu cet après-midi, et elle a été triomphale...

Adieu aux merveilles de la cinémathèque de Brichta, tristesse de quitter mes anciens et nouveaux amis tchèques.



Une scène du « Bachelier aventureux », que réalise actuellement Ottokar Vavra.

Samedi 6 avril. — Bratislava nous a accueilli avec les drapeaux qui ont fêté avant-hier l'anniversaire de sa libération. *La Bataille du rail* a enthousiasmé nos amis slovaques, qui nous accueillent encore mieux que nos amis de Prague. Ce qui est un comble.

Dimanche 7 avril. — Avec Laroche et Gremillon, nous avons défendu le prestige français dans les caves municipales de Modra, capitale du vin slovaque. Nous chantions encore au dix-huitième cru. Mais la suite est un peu confuse. Dans l'autobus du retour, les tziganes ne jouaient plus, qui nous avaient suivi toute la journée avec leurs violons et leur contrebasse...

Lundi 8 avril. — Les documentaires slovaques

valent les vins slovaques. Ce qui n'est pas un mince compliment. Nous avons applaudi ce matin deux documentaires sur les animaux, dont un admirable *Cormoran*; et le film de l'insurrection de Banza Bistriza où les volontaires français furent nombreux. Ne peut-on désirer retourner dans un pays où l'on a été accueilli avec tant d'amour, d'attentions, de justice...

Mardi 9 avril. — Laroche et Gremillon songent à un film franco-slovaque sur l'insurrection de Banza Bistriza où les volontaires français furent nombreux. Ne peut-on désirer retourner dans un pays où l'on a été accueilli avec tant d'amour, d'attentions, de justice...

(Suite page 14.)



...et le cheminot tchèque Strune est devenu führer dans « Le serment » de Tchiaourelli.

Re-tour de manivelle

Du dialogue par Roger VITRAC

Le dialogue de cinéma doit donner l'impression de la facilité et même de l'évidence.

Les paroles doivent être comptées, précises, et suivre le développement du scénario dans toutes ses nuances, en marquer toutes les palpitations.

La démarche invisible du langage de l'écran doit ressembler au mouvement de la grande aiguille des horloges. On ne doit pas la voir. Pourtant, à chaque instant, on doit percevoir le tic-tac des montres, le battement du balancier.

Rien ne doit être laissé au hasard ou à l'improvisation de l'auteur.

Le cinéma donne aux auteurs

une double leçon. La photographie, qui ne pardonne pas, les oblige d'abord à se soumettre aux lois du réel, et le son, qui grossit démesurément les effets, les maintient dans le cadre du langage parlé.

D'ailleurs le dialogue du film est encore en enfance. On constate qu'il est bon ou qu'il est mauvais, voilà tout. Personne ne saurait dire exactement pourquoi. On peut dire de lui ce que Flaubert disait du style de Renan : « On ne sait pas avec quoi c'est fait ».

À la vérité, la technique dépasse nos moyens.

L'accélération du progrès nous surprend et nous avons du mal à filer le train.

Sans doute, trouverons-nous enfin le style du « parlant ».

Mais à ce moment le « relief » et la « couleur » seront au point et tout sera à recommencer.

Et c'est ainsi que la petite Gigi est sortie du livre où Colette l'avait mise au monde. Un jour, on la verra sur les écrans avec sa grâce enfantine, ses gestes gauches de fille garçonne couvée attentivement par Mamita et tante Alicia.

Avec elle revivra tout un monde charmant et désuet appartenant en propre à un grand écrivain qui rêve du passé derrière les fenêtres du Palais-Royal.

Et il restera « tout » de Mme Colette.

Gigi est une enfant naturelle.

P. L.

PRAGUE

(Suite de la page 13)

Mercredi 10 avril. — Vienne écroulée, brûlée, ruinée, songe à faire renaître son cinéma. Willy Forst, *Bel Ami*, était un membre actif de la Résistance autrichienne. Peut-on croire pourtant, qu'on a eu raison de réhabiliter Ferdinand Marion qui fut *Le Juif Suss*? Mais n'en avons-nous pas vu autant dans les studios parisiens?

Jeudi 11 avril. — Vienne, Salzbourg, Nuremberg, Francfort, Orléans, Paris... Ce festival tchécoslovaque fut un très grand succès et l'on comprend que le ministre ait complétement notre délégation à Prague. Voilà une manifestation qui affermit notre prestige en Europe centrale, qui peut établir un courant commercial qui ne sera pas profitable pour nos seuls films. Mais ce n'est qu'un point de départ, et l'organisation d'un prochain festival du film anglais à Prague nous montre qu'il ne faudrait pas considérer ce premier succès comme une conquête définitive.

Vendredi 12 avril. — Voici la moralité du festival : Sur ordre de l'inspection des finances, la délégation du cinéma français à Prague est définitivement supprimée.

G. S.

★ LES CRITIQUES DE LA SEMAINE ★

“ SOLITA DE CORDOUE ”

Du roman paysan à quatre sous



Carmen Torrès

Film français.
Scénariste : Jean Froal.
Réalisateur : Willy Rozier.
Interprètes : Alain Cuny, Blanchette Brunoy, Carmen Torrès, Delmont.
Chef opérateur : Agnel.
Chef opérateur du son : Longchamps.
Décorateur : Bazin.
Musique : José Sentis et Jean Yatove.
Producteur : Sport-film.

SOLITA DE CORDOUE tient du mauvais documentaire, du mauvais film « d'atmosphère paysanne », du mauvais feuilleton pour très jeunes filles romanesques.

Rarement beaux paysages, personnages typiques furent à ce point mal utilisés; pendant longtemps, les Landes inspireront

Jacques SIGURD.

aux spectateurs une juste confiance. Il y avait pourtant un autre parti à tirer de cette magnifique région et de ses coutumes, mais ceci est une autre histoire.

Dans celle qui nous préoccupe, il s'agit d'un jeune incompis, travaillé de désirs d'évasion, qui va abandonner sa tendre et sage épouse afin de suivre une chanteuse bohémienne, évidemment fille du chef de la tribu. Nous verrons finalement la vertu triompher du vice, et les bons des méchants.

Tout cela d'une lenteur désespérante, d'une maladresse presque touchante, et qui par là même atteindrait par instants à une certaine poésie involontaire, si un dialogue dont, par contre, la poésie est agressement intentionnelle ne venait tout gâcher.

Les vedettes, Blanchette Brunoy, Delmont, Alain Cuny, Carmen Torrès, sont photographiées de toutes les façons possibles, avec abondance de gros plans lourds de sens. Les deux premiers sont depuis longtemps classés parmi les bons comédiens. Mais comment se fait-il que depuis les *Visiteurs du soir* et le *Baron fantôme*, aucun réalisateur de qualité n'ait employé Cuny? Bien dirigé, cet acteur pourrait être excellent. Il possède une présence indiscutable, mais sa diction torturée, où chaque mot semble être le résultat d'un effort prodigieux, est à la longue terriblement fatigant. Dans *Solita de Cordoue*, il paraît livré à lui-même, et tout le monde y perd. Quant à Carmen Torrès, elle possède une voix remarquable, un visage séduisant; il y a en elle l'étoffe d'une comédienne de grande classe.

CINÉ-CLUBS

Cercle du Cinéma

NOUS avons eu l'occasion de voir dernièrement *Les Rapaces*, le film remarquable de Stroheim. Pendant les quelques deux heures et demie que dure la projection, on voit évoluer des personnages aux amours après, aux passions haineuses, aux regards lourds, et dont le comportement relève de la psychanalyse. Personnages typiquement allemands, visages inquiétants d'obsédés, ce sont ceux-là même que l'on retrouve dans *Le Journal d'une fille perdue* (1929) œuvre de G.-W. Pabst.

La caméra, ici aussi, s'appesantit sur des détails destinés à donner à chaque personnage sa couleur psychologique : le sourire sadique de Fritz Rasp, le regard avide et sournois de la maîtresse-servante, le crâne rasé du directeur d'une maison de redressement pour jeunes filles, Pérotisme du père, et l'on s'aperçoit bientôt que la terminologie freudienne trouve ici un emploi abondant.

Tous ces individus semblent personnaliser des « complexes » et des « refoulements ». Le déroulement de leurs actes n'est

J. Z.

Supplément du n° 44

L'ÉCRAN Français

semaine du 1^{er} au 6 mai

LES PROGRAMMES DE PARIS ET DE LA BANLIEUE

Les films qui sortent cette semaine :

MESSEURS LUDOVIC. Réalisation de J.-P. Le Chanois. Une jeune ouvrière, après deux expériences sentimentales, revient à celui qui l'aime. Odette Joyeux, Bernard Blier, Jean Chevril, Jules Berry (Paramount 9^e, à partir de vendredi).

L'« Ecran Français » vous recommande parmi les nouveautés :

DERNIERE CHANCE (César 9^e, Club 9^e). LES DEMONS DE L'AUBE (Madel. 9^e). LE CAPITAN (Normandie 8^e). LA FEMME FATALE (Lord Byron 8^e, Caméo 9^e). ETOILE SANS LUMIERE (pour la création d'Edith Piaf) (Français 9^e). JERICHO (Vivienne 2^e, Balzac 8^e, Helder 9^e, Scala 10^e). NOUS NE SOMMES PAS SEULS (Biarritz 8^e). PAYS SANS ETOILES (Marbeuf 8^e). TENTATION DE BARBIZON (Columbia 8^e, Aubert-Palace 9^e).

et quelques films à voir ou à revoir...

ANGES DE MISERICORDE (Cithéa 10^e). ANTONY ADVERSE (Pax-Sèvres 9^e). BOULE DE SUIF (Ranelagh 16^e). CAGE AUX ROSSIGNOLS (Cambronne 15^e, Arcueil-Cliché). DES HOMMES SONT NÉS (Récamlor 7^e). FANTOME A VENDRE (St-Lambert 15^e, Olympic 19^e). GOOD BYE MR CHIPS (St-Mandé-Palace). JOYEUSE SUICIDE (Caa, St-Martin 10^e). GOUPI MAINS ROUGES (Cachan-Palace, 30 au 2). LADY HAMILTON (Cinépresses Ch.-Elysées 8^e). MA FEMME EST UNE SORCIERE (La Clichy 17^e). MARIE-LOUISE (Cinécac Madeleine 9^e). M. SMITH AU SENAT (Cinécac-Ternes 15^e, Clichy-Palace 17^e, P. Rochechouart 18^e). PÈRE LE MOÛCO (Cicallo 9^e). QUAI DES BRUMES (St. Orléans 17^e). SYLVIE ET LE FANTÔME (St-Paul 4^e, Studio 23 15^e, Galté-Monnil 20^e, P. Avron 20^e, Tivoli 10^e, Imperator 11^e, Voltaire-Palace 11^e, Zoo 12^e, Marcadet 15^e, Floral 15^e, Tourelles 20^e). SOUPE AU CANARD (Trianon-Gambetta 20^e). TRENTE SECONDES SUR TOKIO (Roxy 9^e, Reuilly 12^e, Exelmans 10^e, Lumières 18^e, Ornano 18^e). VERTS PATURAGES (St. Ursulines 5^e). VOYAGEUR DE LA TOUSSAINT (Royal-Maillot 16^e).

et si vos enfants vous accompagnent :

LE LIVRE DE LA JUNGLE (Michodière 2^e, St. Etienne 17^e). LE VOLEUR DE BAGDAD (Gautam-Palace 18^e). PETITES PESTES (Avenue 8^e). VOYAGES DE GULLIVER (Denfert 14^e).

NOMS ET ADRESSES	PROGRAMMES	MATINEES	SOIREE	PERMAN.
1^{er} et 2^e — Boulevards-Bourse				
CINÉAC ITALIENS, 5, bd des Italiens (M ^o Rich.-Drouot).	RIC. 72-19	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30	S. D.
CINÉ OPERA, 32, avenue de l'Opéra (M ^o Opéra).	OPE. 97-52	14 h. 30, 16 h. 15	21 heures	14.30 à 25 h. 12 à 24 h.
CINÉPHONE MONTMARTRE, 5, bd Montmartre (M ^o Montm.).	GUT. 29-36			T. L. J.
CORSO, 27, boulevard des Italiens (M ^o Opéra).	RIC. 82-54			S. D.
GAUMONT-THÉATRE, 7, bd Poissonnière (M ^o B.-Nouvelle).	GUT. 33-16	15 heures, 17 heures	20 h. 45	S. D.
IMPERIAL, 29, boulevard des Italiens (M ^o Opéra).	RIC. 72-52	14 h. 15, 16 h. 15	20 h. 30	S. D.
MARIVAUX, 35, bd des Italiens (Métro Richelieu-Drouot).	RIC. 83-95	12 heures, 17 heures	20 h. 45	S. D.
MICHODIÈRE, 51, boulevard des Italiens (M ^o Opéra).	RIC. 60-33	15 heures	20 h. 45	D. 15 heures
PARISIENNA, 27, bd Poissonnière (M ^o Montmartre).	GUT. 56-70	P. sem. 15 h. 30 à 23 h.	20 h. 30	S. D. 13.30-33
REX, 1, boulevard Poissonnière (M ^o Montmartre).	CEN. 83-93	15 h. 30, 18 heures	20 h. 45	S. D.
SEBASTOPOL-CINÉ, 43, bd Sébastopol (M ^o Châtelet).	CEN. 74-83	Deux matinées	20 h. 22 h.	D. 14 h.-24 h.
STUDIO UNIVERSEL, 31, av. de l'Opéra (M ^o Opéra).	OPE. 01-12	15 heures	20 h. 30	D.
VIVIENNE, 49, rue Vivienne (M ^o Richelieu-Drouot).	GUT. 41-39	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30	S. D.
3^e — Porte-Saint-Martin-Temple				
BERANGER, 49, rue de Bretagne (M ^o Temple).	ARC. 94-58		20 h. 45	D.
KINERAMA, 37, bd St-Martin (M ^o République).	ARC. 70-80	120 rue de la Gare	20 h. 45	14 h. à 22 h.
MAJESTIC, 31, boulevard du Temple (M ^o République).	TUR. 97-34	Sous ma tente (d.)	20 h. 45	S. D. 13.30-24
PALAIS FETES, 2, raux Ours (M ^o Arts-et-Mét.)	TRICALE ARC. 77-44	Maiheurs de Sophie	14 h. 30 à 19 heures	
PALAIS FETES, 9, raux Ours (M ^o Arts-et-Mét.)	2 ^e salle ARC. 77-44	Le Père Serge	14 h. 45 D. (2 mat.)	20 h. 45
PALAIS ARTS, 102, bd Sébastopol (M ^o Saint-Denis).	ARC. 62-90	Sérénade aux nuages	14 heures, 15 heures.	D.
PICARDY, 102, boulevard Sébastopol (M ^o Saint-Denis).	ARC. 62-98	L'Homme qui tarr. New-York d.	15 heures	D.
		Le Père Serge	20 h. 45	D.
4^e — Hôtel-de-Ville				
CINÉAC RIVOLI, 78, rue de Rivoli (M ^o Châtelet).	ARC. 61-44	Fils du dragon (d.)	14 heures	20 h. 30
CINÉPHONE-RIVOLI, 117, r. St-Antoine (M ^o St-Paul).	ARC. 95-27	Dangereux à connaître (d.)	14 heures, 16 h. 20	20 h. 45
CYRANO, 40, bd Sébastopol (M ^o Réaumur-Sébastopol).	ROQ. 91-89	(Non communiqué)	20 h. 45	T. L. J.
HOTEL DE VILLE, 20, r. du Temple (M ^o Hôt.-de-Ville).	ARC. 47-86	Légion d'Arizona (d.)	P. 14 à 18 heures	21 heures
LE RIVOLI, 80, rue de Rivoli (M ^o Hôt.-de-Ville).	ARC. 63-32	La Manière forte (d.)	14 h. 18 h.	D. 14-25 h.
SAINT-PAUL, 73, rue Saint-Antoine (M ^o Saint-Paul).	ARC. 07-47	Sylvie et le Fantôme	T. L. J., 16 heures	20 h. 45
5^e — Quartier Latin				
BOULMICH, 43, bd Saint-Michel (M ^o Cluny).	OPE. 49-29	Symphonie fantastique	14 h. 30, 16 h. 30	2 soirées
CHARPOLLON, 51, rue des Ecoles (M ^o Cluny).	OPE. 51-60	La Tête d'un homme	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 40
CIN. PANTHEON, 19, rue V.-Goswin (M ^o Cluny).	OPE. 15-04	Général mort à l'aube (v.o.)	14 h. 45, 16 h.	20 h.-22 h.
CLUNY, 60, rue des Ecoles (M ^o Cluny).	OPE. 20-12	Loufouq et Cie (d.)	T. L. J. 2 mat.	20 h. 45
CLUNY-PALACE, 71, bd St-Germain (M ^o Cluny).	OPE. 07-76	Le Fils du dragon (d.)	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 45
MONCE, 34, rue Monge (M ^o Cardinal-Lemoine).	OPE. 51-46	Sérénade aux nuages	J. S. D. L., 15 heures	20 h. 45
MESANGE, 3, rue d'Aras (M ^o Cardinal-Lemoine).	OPE. 21-14	Par la porte d'or (d.)	15 heures	20 h. 45
SAINT-MICHEL, 7, place Saint-Michel (M ^o St-Michel).	DAN. 79-17	La Fille aux yeux gris	14 heures, 18 heures	20 h.-22 h.
STUDIO-URSULINES, 10, r. des Ursulines (M ^o Luxembourg).	OPE. 39-19	Verts Paturages (v.o.)	15 heures	20 h. 45
6^e — Luxembourg-Saint-Sulpice				
BONAPARTE, 76, rue Bonaparte (M ^o Saint-Sulpice).	DAN. 12-12	Retour du docteur X (v.o.)	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30
DANTON, 99, boulevard Saint-Germain (M ^o Odéon).	DAN. 08-18	Sérénade aux nuages	15 h. S. D. (3 mat.)	20 h. 45
LATIN, 24, boulevard Saint-Michel (M ^o Cluny).	DAN. 81-51	Cent bliques (d.)	Deux matinées	3 soirées
LUX, 76, rue de Rennes (M ^o Saint-Sulpice).	LIT. 62-25	L'Homme du Niger	15 heures, S. (3 mat.)	21 heures
PAX-SEVRES, 103, rue de Sèvres (M ^o Duroc).	LIT. 99-57	Antony Adverse (d.)	L. J. S., 15 h. D. (3 mat.)	21 heures

Table with 5 columns: NOMS ET ADRESSES, PROGRAMMES, MATINEES, SOIREEES, PERMAN. Rows include theaters like RASPAIL-PALACE, GRAND CINEMA, and various plays such as 'Prison de femmes', 'Fils du dragon', and 'Petites Pestes'.

Table with 5 columns: NOMS ET ADRESSES, PROGRAMMES, MATINEES, SOIREEES, PERMAN. Rows include theaters like EXCELSIOR, IMPERATOR, PALERMO, and various plays such as 'Rabiolot', 'L'Homme à la capote noire', and 'Le Fils du gangster'.

NT
10
»
R
UE
17...
lan-
nce,
Pro-
D.7.
Iva-
6.
avez
10 à
venir
e ou
du
titut
av.).
per-
bles,
dites
ou
62
(-G.)
IS
IT
(T.
ON
)
14

Re
L
de
col
dèn
tout
ga
au
gu
pa
ins
tac
du
ha
/a
Et
nir
vert
quel
vres
des
leté
blaf
s'en
P
sée,
de r
S
à pi
éd
tout
pès
Pal
dan
lopp
tim
T
ded
U
sou
« Si
Par
G
dou
un
fou
E
les
pea
den
C
aju
des
val
me
ne va pas. vous comprenez, moi...
le cinéma...

G. S. et des « refoulements ». Le de- roulement de leurs actes n'est J. Z.



L'ECRAN
français

« AU PETIT BONHEUR »

Grâce à l'indiscrétion d'un miroir nous surprenons, au milieu d'une scène de ménage, Danielle Darrieux et François Périer, les deux interprètes du nouveau film de Marc Gilbert Sauvajon et Marcel L'Herbier.